

Chapitre 1

Chicago 1928

Le *Five point club* était plein à craquer ce soir, comme tous les autres soirs. Tony Nardino, son propriétaire, s'enorgueillissait de voir tous ces officiels venir se débaucher chez lui. Bien qu'on soit en pleine prohibition, ici les gens s'en donnaient à cœur joie et l'alcool coulait à flot. Il se tourna vers l'un de ses hommes de main et lui dit :

- Fais dire au Maître d'Hôtel de laisser le chef de la police s'amuser gratuitement ce soir, c'est la maison qui offre.

- Au chef de la police ? Patron mais...

Tony regarda durement son employé. Ce dernier déglutit péniblement, avant de répondre :

- Oui patron.

- Préviens aussi le chauffeur que j'arrive dans dix minutes. Je vais manger chez Ricky.

L'homme fit un signe de tête mais ne répondit rien avant de se dépêcher d'exécuter les ordres de son boss. Tony Nardino était habitué depuis bien longtemps à cette marque de respect. Ses hommes le vénéraient quoi qu'il fasse. La police le craignait. Al Capone voulait sa tête et ferait tout pour l'obtenir. Malgré ses trente-deux ans, Tony se sentit très vieux tout à coup ! Peut-être le temps était-il venu de rattraper avant de rejoindre tous les grands chefs de la pègre qui l'avaient précédé au cimetière.

Il n'était pas marié et n'avait pas d'enfant. Il n'aurait pas voulu les entraîner dans cette spirale de violence qui rythmait sa vie, au contraire de beaucoup de mafieux qui jouaient la carte de la respectabilité en exposant leur famille.

Le *Five point* lui servait de quartier général, boîte de nuit, tripot et bar clandestin. Il y avait intégré récemment une maison close en achetant l'immeuble à côté de son club. Il vivait au dernier étage et produisait son propre alcool dans les sous-sols du bâtiment. La boîte de nuit, acquise de manière on ne peut plus légale, lui permettait d'avoir ses propres revenus déclarés. Ce qui le mettait encore pour un temps à l'abri d'une nouvelle recrue de la police financière et de sa bande : Eliot Ness et ses « incorruptibles ». Mais il savait comme tous les chefs des familles locales que leurs jours étaient comptés...

Comme prévu, Tony monta dans sa voiture, accompagné de ses deux « gardes du corps » et la Ford démarra.

Arrivée à une intersection, la voiture fut stoppée par une berline noire d'où jaillirent quatre hommes armés. Tony eut juste le temps de reconnaître des sbires de Capone avant qu'ils se mettent à canarder l'habitacle. Son chauffeur mourut le premier sous les balles. L'un de ses hommes s'écroula contre lui, touché mortellement. Tony sentit une brûlure dans son épaule mais n'y prêta pas attention. Il visa et tua l'un des tireurs d'une balle en plein cœur. Un autre de ses hommes tomba sur la banquette et Tony crut sa dernière heure arrivée lorsque l'un de ses agresseurs reçut une balle entre les deux yeux, venue d'on ne sait où. Un deuxième reçut une balle dans la gorge et s'effondra en plein milieu de la rue. Les deux derniers hésitèrent : ils auraient dû être plus nombreux pour s'occuper de Nardino. Où donc étaient passés les renforts ? On continuait à leur tirer dessus. Les coups de feu provenaient d'une des fenêtres de l'immeuble sur leur gauche. Le tireur avait une vue d'ensemble parfaite. Ils allaient se faire descendre comme des lapins.

- Laisse tomber. On se tire !

- Non ! Il faut en finir avec Nardino.

- Reste si tu veux mais moi je n'ai pas envie d'y laisser ma peau.

Ce furent ses dernières paroles. Tony le descendit d'une balle dans la tête. Son acolyte s'enfuit à toutes jambes mais le tireur de la fenêtre n'hésita pas une seule seconde avant de tirer et de l'atteindre avec une précision exceptionnelle à cette distance.

Tony, seul survivant de la tuerie, sortit péniblement de la voiture et se dirigea vers l'endroit d'où avaient été tirés les coups de feu salvateurs. Qui ? Pourquoi ? Quelqu'un qui était au courant de l'embuscade en tout cas. Il avait un allié dans le camp de Capone et il avait bien l'intention de savoir qui c'était.

Du sang continuait à couler de sa blessure, il y appliqua son mouchoir. Arrivé à l'entrée, il bouscula une jeune femme qui recula en arrière totalement horrifiée par l'homme qui lui faisait face. Il la regarda à peine, ne s'excusa même pas et se mit à monter les marches quatre à quatre.

Dès qu'il se fut retourné, la jeune femme perdit son air terrifié, totalement feint, et elle eut même un sourire en coin en le voyant plutôt bien portant pour quelqu'un qui devrait être mort à cette heure-ci. Elle l'entendit jurer violemment en italien lorsqu'il ne put forcer la porte de l'appartement du deuxième étage, celui qu'elle venait de quitter. S'il était capable d'un tel juron, c'est qu'il allait bien. Elle sortit, n'eut même pas un regard vers le carnage dont elle était en partie responsable et se fonda dans la nuit. Ses pensées entièrement tournées vers l'homme qui hantait ses rêves depuis trop longtemps. Au loin, elle pouvait entendre les sirènes de police. Quelques minutes encore et Tony serait définitivement sauvé... jusqu'à la prochaine attaque. Elle savait qu'il fallait que cela cesse. Elle ne serait pas toujours là pour lui sauver la vie.

Chapitre 2

Trois mois plus tard, restaurant « Chez Ricky », Quartier Est de Chicago

Tony ne la quittait pas du regard. Elle terminait son service. On aurait pu la croire banale avec sa longue tresse brune dont aucune mèche de cheveux ne s'échappait mais elle avait des yeux d'un bleu limpide qui vous transperçait l'âme. Il avait l'impression qu'elle pouvait lire en lui et en ressentit de la gêne. Elle se tenait les épaules rentrées, un peu comme si elle voulait se cacher. Il l'avait déjà vu mais où ? N'y tenant plus, Tony appela le patron.

Ricky accourut. Il ne pouvait se permettre de contrarier quelqu'un comme Nardino.

- Qui est-ce ? Je ne l'ai jamais vu chez toi ! En désignant la fille d'un coup de menton.

- Hé *Don* Nardino ! Les employés ça va ça vient. J'ai un nouveau cuistot aussi qui fait des pennes comme vous les aimez.

Le regard obscur de Nardino transperça Ricky.

- Je t'ai demandé qui est-ce ?

- Juste une fille qui m'a demandé du travail ce matin. Elle a même fait un essai gratuitement. Hé j'allais pas dire non ?

La jeune femme en question avait déjà mis son manteau, elle avait la main sur la poignée quand leurs regards se croisèrent une fois de plus. Elle baissa le sien rapidement et sortit tout aussi rapidement. Tony continua à regarder cette porte par où elle s'était esquivée. Quelque chose le dérangeait, mais quoi ?

Il était méfiant et du fait de son activité criminel, ça n'avait rien d'étonnant. Mais depuis l'attentat dont il avait été victime, il était devenu suspicieux de tout et de tous. L'idée de prendre sa retraite et de passer la main ne cessait de le hanter. Mais il s'était rendu compte qu'à part son travail tout malhonnête qu'il soit, il n'avait rien d'autre. Il pensa à Torrio, à Capone, à Yale, tous gangsters, tous mariés, tous pères de famille. Ils avaient de bonnes raisons de s'arrêter mais leurs orgueils et leurs goûts du pouvoir les en empêchaient. Torrio l'avait tenté mais il était finalement revenu incapable de vivre normalement. Le goût du sang était toujours le plus fort.

Tout à coup, il comprit ce qui le tracassait. Il y avait une tâche brune sur la poignée de la porte, une tâche qui n'y était pas avant que la jeune serveuse ne s'en aille. Il se leva brusquement, renversant sa chaise. Ses gardes du corps l'imitèrent. Il s'approcha de l'entrée

pour examiner de plus près cette tâche, lorsqu'un cri perçant venant de la cuisine se fit entendre. Un de ses hommes mit aussitôt son pistolet sur la tempe de Ricky, l'immobilisant contre le mur pendant que deux autres allaient vérifier ce qu'il se passait. Une femme hystérique sortit précipitamment de la cuisine horrifiée, les yeux révoltés. Elle hurlait :

- Il est mort ! Il est mort !

L'homme de main de Tony ouvrit la porte battante de la cuisine, l'arme au poing. Le corps du cuisinier était allongé par terre dans une mare de sang, la gorge tranchée.

- Il y en a un autre ici. *Santa Madona* ! C'est un des hommes de Capone.

Les deux gardes du corps se retrouvèrent dans les toilettes. Un autre cadavre, la gorge tranchée également gisait là aussi. Le tueur ne leur avait laissé aucune chance.

Tony se tourna, l'œil mauvais vers Ricky, une connaissance vieille de près de dix ans, et il l'avait trahi. Il allait le lui faire payer lorsqu'une explosion fit voler les vitres du restaurant en éclat. Le souffle propulsa Tony au sol ainsi que toutes les personnes présentes. Ses hommes se précipitèrent pour l'aider et Ricky en profita pour s'enfuir.

- Faut sortir d'ici, patron. Je ne sais pas ce qu'il se passe mais ça sent mauvais !

« Vraiment » pensa Tony. Ses sbires étaient efficaces mais ils avaient un pois chiche à la place du cerveau.

Dehors, c'était le chaos. Une voiture garée juste devant le restaurant avait explosé, tuant sur le coup ses occupants. Tony était persuadé qu'il s'agissait encore des sbires de Capone. On venait de lui sauver la vie à nouveau.

Non ! Pas on, elle plutôt ! Une jeune fille à la chevelure brune et aux yeux bleus d'un ciel d'été avait tué, pour lui, pour la deuxième fois. C'était elle qui l'avait déjà sauvé et comme un imbécile, il l'avait bousculé au lieu de lui demander des comptes ! Mais comment aurait-il pu imaginer que son sauveur était une femme ; même pas une femme à peine, une jeune fille.

Au coin de la rue, elle surveillait le restaurant. Heureusement, l'explosion n'avait fait aucun mal à Tony. Elle n'avait pas eu le choix : il lui était impossible d'affronter quatre hommes en même temps sans se découvrir ; faire exploser leur voiture lui avait semblé la meilleure solution.

Elle aurait pu faire prévenir Tony, anonymement, du guet-apens mais elle connaissait son orgueil qui lui aurait fait faire fi du danger et l'aurait peut-être tué aussi. Son regard se déporta de Tony à une ruelle un peu plus loin. Une ombre s'y faufilait, tentant d'être le plus discret possible ce qui était difficile vu la corpulence de l'homme. Trop de lasagnes fait maison sans doute. Sofia avait encore du travail ce soir. Pas de place pour les traîtres, il devait payer comme les autres !

Chapitre 3

L'enterrement du mafioso Ricardo Maldani fut d'une opulence rare. Des centaines de personnes vinrent pleurer le propriétaire du célèbre « chez Ricky ». Personne n'était au courant de la trahison de ce dernier vis à vis de Tony. Il n'était donc pas étonnant qu'il fasse parti des invités.

S'il y avait dû avoir une descente de police à cet instant : toute la pègre de Chicago au grand complet se serait retrouvée derrière les barreaux. Cela ne risquait pas d'arriver malgré les incorruptibles de Ness. La police, les juges, le maire et même le sénateur étaient tous corrompus et devaient, d'une manière ou d'une autre, être à la botte du syndicat du crime qui contrôlait impunément la ville.

Les yeux sombres de Tony croisèrent ceux encore plus énigmatiques de Capone. Leurs visages ne reflétaient aucune émotion : chacun pensant à la mort de l'autre. Deux ennemis mortels à moins de trois mètres l'un de l'autre. Seul le trou dans lequel allait être déposé Ricky, les séparait. Tony ne pouvait s'empêcher de penser à ce que lui réservait Al. Après

l'explosion qui avait détruit le restaurant de Ricky, Tony s'était vengé en faisant exploser l'une des distilleries clandestines de Capone. Ce dernier avait encore un coup d'avance sur Tony mais lui avait un as dans sa manche. Le seul problème, c'est qu'il n'arrivait pas à mettre la main dessus.

Cet ange gardien qui veillait sur lui et connaissait au détail près les plans de Capone, il devait impérativement entrer en contact avec elle et le plus vite possible. Sa vie était suspendue à un fil. Un fil qui lui-même était entre les mains d'une énigmatique jeune femme au regard ravageur.

Un regard qu'il connaissait et qui le hantait, de tels yeux ne pouvaient s'oublier. Il avait juste enfoui leur souvenir profondément dans sa mémoire mais il était certain de les avoir déjà vu et pas seulement lorsqu'ils s'étaient croisés la première fois, non ! Son souvenir était plus ancien.

On mit Ricky en terre et la foule se dispersa. C'est à ce moment qu'il le vit : un jeune homme en costume trois pièces dont le rebord du chapeau cachait le regard tellement il était abaissé sur son front. Tony resta en arrière attendant. Soit c'était encore un homme de Capone, soit c'était son ange salvateur. Ce fût la démarche chaloupée du jeune homme qui lui mit la puce à l'oreille. Ce ne pouvait être qu'une femme ! Capone n'aurait jamais engagé un tueur avec une démarche aussi subjective. Elle suivit la foule et s'apprêtait à s'en aller. C'était certainement que le danger avait été écarté d'une manière ou d'une autre. Tony en profita. Elle ne lui échapperait pas aujourd'hui. Ils devaient se parler tous les deux.

Sofia s'en voulait. Elle n'avait pu résister à la tentation d'épier Tony malgré lui. Elle avait donc revêtu son déguisement d'homme et avait suivi le cortège. Elle était pratiquement sûre de ne pas s'être fait repérer mais on ne sait jamais. Dès que la foule s'était dispersée, la jeune femme était sortie du cimetière et avait fait signe à un taxi. Elle rentrait chez elle pour l'instant.

Sofia n'avait rien entendu qui puisse suggérer une nouvelle attaque contre Tony mais Al était sur les dents depuis la destruction de sa distillerie. Elle s'attendait à une nouvelle attaque d'ici peu. Elle avait également réuni des papiers qui prouvaient la culpabilité de ce dernier dans d'innombrables fraudes fiscales. Le grand, le tout puissant Capone était à deux doigts de tomber et cette simple nouvelle lui mettait du baume au cœur.

Sofia aurait préféré qu'il paie bien plus cher pour ses crimes mais elle devrait se contenter de le voir chuter de son piédestal. Ce gangster avait détruit sa vie, sa famille... et elle également d'une certaine façon.

Elle logeait dans un petit appartement au cinquième étage d'un immeuble dans une petite rue du quartier italien. Ce n'était pas bien rutilant mais c'est tout ce qu'une honnête femme de chambre pouvait se permettre. Par contre, elle en avait loué un autre juste en dessous sous son identité d'homme. Le propriétaire n'y avait vu que du feu. Ce qu'il voulait, c'était avoir son loyer en heure et à temps. Il se moquait bien de savoir à qui il le louait, même si le garçon en question avait des airs efféminés!

Elle grimpa rapidement jusqu'au quatrième pour se changer et remonta à l'étage du dessus par l'échelle de secours. Le tour était joué ! Ni vu ni connu ! Elle était de nouveau Sofia Capelito, obscure petite employée du célèbre Lexington Hotel où Capone avait élu résidence depuis de nombreuses années. Elle était bien trop insignifiante pour que le grand Capone ne soupçonne quoique se soit de ses activités parallèles.

Sofia était étendue sur son canapé, prête à s'endormir lorsqu'elle les entendit. Plusieurs personnes avaient pénétré dans son appartement du dessous. Son sang se glaça dans ses veines, même si elle savait qu'il y avait des risques que cela arrive un jour. Elle en compta trois. Elle ouvrit doucement sa porte d'entrée et se pencha sur la rampe d'escalier pour voir à qui elle avait affaire. Un homme de Nardino lui fit signe de se taire et de rentrer chez elle. Il était armé et elle ne se le fit pas dire deux fois. Sofia devait sortir de là rapidement en

s'échappant par les toits. Capone n'aurait pas compris ce qui se passait mais Nardino lui connaissait le truc des appartements : c'était lui qui le lui avait appris !

Et de ce fait, lorsque ses hommes eurent investi l'appartement ne trouvant rien d'autre que quelques vêtements abandonnés, Tony leva les yeux vers le plafond.

- Il n'y a personne patron. On a dû le prévenir et il se sera échappé par les toits. Vous voulez qu'on aille jeter un coup d'oeil ?

Tony lui intima le silence. Il n'entendait rien mais il était certain qu'elle était là. Il s'était fait avoir à son propre jeu ! Elle imitait la méthode qu'il avait employée durant sa jeunesse. Soudain, le souvenir de cette jeune fille qui avait partagé sa vie, celle qu'il avait sauvée des mains de Capone, lui revint en mémoire. Seigneur ! Qu'était-il donc arrivé à la petite Sofia Biagiotti ?

- Vous rentrez. Je vous rejoins plus tard, leur ordonna-t-il.

- On ne peut pas vous laisser là, patron.

- Faites ce que je vous dis ! Je vais m'occuper de lui personnellement.

Il grimpait déjà l'échelle de secours. Arrivé à l'étage du dessus, il sortit son arme. On n'était jamais trop prudent. La fenêtre était à moitié ouverte. C'était un piège, il le savait. Il avait utilisé le même procédé à l'époque. Elle l'attendait juste derrière, prête à lui faire mordre la poussière. Mais il n'avait pas d'autre alternative. Ils devaient s'entendre d'une manière ou d'une autre !

Chapitre 4

Sa tête avait à peine passé l'entrebâillement de la fenêtre qu'il sentit le canon d'une arme se poser sur sa tempe.

- Un pas de plus et je te fais sauter la cervelle !

Il trouva cette remarque tellement incongrue qu'il ne put s'empêcher de rire.

- Tu te serais acharnée à me maintenir en vie juste pour le plaisir de me liquider toi-même, Sofia ?

Si elle fut surprise de l'entendre utiliser son prénom, elle ne le montra pas. Elle se pencha sur lui et s'accroupit à son côté. Son arme n'avait pas bougé, toujours sur sa tempe.

- Le fait que je te sauve la vie ne signifie pas que tu ferais de même pour moi.

- Vraiment ? Tu as la mémoire courte, *petite*. Moi, je me souviens très bien de la gamine de treize ans agenouillée dans la mare de sang de ses parents...

- La ferme !

Il eut un sourire à glacer un mort.

- C'est bien dans mes bras que tu es venue te réfugier alors !

- Mais tu vas te taire à la fin !

- Tu devrais encore apprendre à maîtriser tes émotions Sofia. Elles risquent de te trahir. Et dans le métier que tu t'aies choisie, il ne faut avoir aucune émotion.

- T'en connais un rayon sur les sentiments, n'est-ce pas Tony ? Tu t'en es seulement soucié des miens lorsque tu m'as abandonnée dans cet orphelinat ?

- Ecoute. Si je reste dans cette position, je risque bien de me ramasser une balle dans le derrière. Alors si tu veux qu'on parle du bon vieux temps, tu pourrais au moins m'inviter à entrer.

Sofia se rendit compte qu'effectivement il avait vraiment l'air idiot avec la moitié de son corps dans l'escalier de secours.

- Donne moi ton arme d'abord !

Il lui obéit. Elle abaissa son revolver et se recula pour lui permettre de rentrer. Il était toujours aussi impressionnant que par le passé. Avec sa haute taille, ses épaules larges mises en valeur dans un costume de grande marque. Une mèche rebelle sur le front lui donnait un air

de brigand qu'il méritait bien. C'était certainement la raison pour laquelle il ne la coiffait jamais en arrière comme la mode l'exigeait. Un ange déchu à la beauté brute.

Sofia se rendit bien compte que ses pensées déviaient dangereusement. Elle devait garder à l'esprit qu'il restait un homme dangereux. Il pouvait la tuer aussi facilement qu'il ôterait une poussière du revers de sa veste et le fait qu'elle lui ait sauvé la vie, n'y changerait rien.

Il resta debout à l'observer. Elle n'avait plus rien de la jeune fille qu'il avait connue. Sauf ses yeux d'un bleu si clair. Pour le reste, c'était une femme dans tous les sens du terme. Elle avait la taille fine, les hanches étroites, la poitrine haute et ferme, une crinière brune au reflet auburn qui encadrait un visage en forme de cœur. Tony ne put s'empêcher d'admirer le dessin de sa bouche aux lèvres pleines. Une bouffée de désir l'envahit qu'il réprima tout aussi vite. C'était certainement ni le bon lieu, ni la bonne personne pour le genre d'activité qu'il avait en tête.

Il calcula rapidement qu'elle avait à peine vingt ans. Pourquoi n'était-elle pas mariée avec un ou deux bambins accrochés à ses jupes ? Lorsqu'il avait déposé Sofia à l'orphelinat, elle avait hurlé, s'était débattue comme elle avait pu. Il en avait eu un pincement au cœur, mais il n'avait pas eu le choix. Après le meurtre de ses parents perpétré par Capone, Sofia avait élu domicile chez Tony. Ne sachant que faire d'une jeune adolescente, il l'avait totalement intégrée à ses activités allant jusqu'à lui apprendre toutes les ficelles du parfait tueur. Devoir se séparer d'elle avait été une décision prise de très haut. Tony avait à peine vingt-cinq ans à l'époque et il n'était pas dans ses possibilités de s'opposer à une décision du tout puissant syndicat du crime. Ses patrons voulaient avoir un œil sur Sofia. Ils en furent pour leurs frais. Elle devait s'échapper de l'orphelinat deux ans plus tard, nul alors ne sut ce qu'elle était devenue. Tony, comme les autres, en avait fait son deuil. Il avait cru qu'elle reviendrait chez lui mais les leçons du passé avaient été bien apprises et Sofia n'avait pas pris contact avec un homme qui risquait de la renvoyer de là où elle venait.

Il rompit le silence pesant qui s'était installé entre eux.

- Dis-moi. Qu'est ce que fait la seule héritière des Bagiotti dans cet appartement minable alors qu'elle pourrait mener la grande vie à New York ou à Los Angeles ?

- Rien qui puisse t'intéresser.

- Pourquoi m'as-tu sauvé la vie ?

- Tu l'as dit toi-même. J'ai une dette envers toi et je paye toujours mes dettes.

Elle était aussi coupante qu'un rasoir. Sofia n'allait pas lui faciliter la tâche apparemment.

- Tu pourrais travailler pour moi. Qu'en penses-tu ?

Elle eut rire sarcastique.

- Tu n'es pas assez riche pour te payer mes services.

Tony reprit son air méfiant.

- Tu travailles donc bien pour quelqu'un. Si ce n'est pas pour moi, il n'y a pas beaucoup d'autres choix. C'est pour Frankie Yale que tu bosses ?

- Non. Tout le monde n'est pas obnubilé par l'argent Tony. J'ai d'autres motivations.

- Bien sûr ! Tu veux te venger de Capone, ça je l'ai bien compris mais tu n'avais pas besoin de l'empêcher de me descendre pour ça. Tu aurais pu les abattre après qu'ils s'en soient pris à moi. Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

Elle haussa les épaules.

- Faut croire que je suis sentimentale.

- Tu ne me facilites pas la tâche, tu sais ?

- Je ne suis pas là pour te la faciliter non plus !

- J'espérais qu'on pourrait discuter de tout ceci comme des êtres civilisés.

- Parce que tu es devenu civilisé avec le temps ? En voila une nouveauté !

- C'est toi qui as réglé son compte à Maldani ?

- Pourquoi poses-tu la question si tu connais déjà la réponse ?

Elle poussa un soupir d'exaspération qui souleva sa poitrine. Tony ressentit à nouveau cette même bouffée de désir mais cette fois ne tenta pas de la réprimer. Cette joute verbale avec Sofia lui plaisait. Elle lui plaisait. Ce qu'elle était devenue lui plaisait. Elle ne correspondait pas à son type de femme mais cette aura de violence et de fureur qui l'entourait l'attirait comme un aimant. Il s'approcha d'elle tel le grand méchant loup avait du le faire face au petit chaperon rouge sauf que ce dernier n'avait pas du être aussi appétissant que l'était la jeune femme qui lui faisait face.

Elle brandit son arme.

- Reste où tu es Tony ! Je m'en voudrai beaucoup s'il devait t'arriver quelque chose de fâcheux.

Il eut un sourire carnassier et continua à avancer vers elle. Il finit par accoler son torse au canon du revolver de Sofia

- Vas-y petite, tire ! Montre-moi jusqu'où tu es capable d'aller !

Il attendit. Sofia était paralysée. Elle ne pouvait pas. Au fond d'elle-même, elle savait qu'elle ne pourrait jamais lui faire le moindre mal. Elle l'avait encensé pendant tout ce temps qu'elle avait passé à l'épier, se persuadant qu'elle ne pourrait jamais rivaliser avec les beautés sophistiquées qui partageaient son lit. Alors, elle l'avait rêvé, encore et encore, se répétant inlassablement qu'aimer sans être aimée, c'était déjà de l'amour et que ça valait bien mieux que de devenir une vieille fille desséchée.

Elle baissa son arme incapable d'aller jusqu'au bout.

- Tu es une très bonne tireuse Sofia, mais tu te laisses dominer par tes sentiments. Grave erreur...

Il la désarma, la plaqua contre le mur. D'une main, il lui retint les poignets prisonniers dans son dos et de l'autre, il lui immobilisa la tête en la maintenant par la gorge, l'empêchant presque de respirer. Il pouvait la tuer là, maintenant, sans le moindre effort. Il croisa son regard simple presque tendre. Elle n'éprouvait aucune peur face à la mort qu'il pourrait lui infliger d'une seule main.

- Tu joues à un jeu dont tu ne maîtrises pas toutes les subtilités, Sofia. Tu ferais mieux d'arrêter avant qu'il ne t'arrive malheur. Capone ne sera pas aussi indulgent que moi !

- Je ne peux pas. Je le voudrai que je ne le pourrais pas.

- Mais *Buono Dio* ! Qu'est que tu fais dans cette histoire ? Je n'ai pas risqué ma vie il y a sept ans pour te voir la gâcher aussi bêtement qu'en te faisant descendre par cette ordure de Capone !

Sofia le regarda droit dans les yeux. Elle savait que dès qu'elle lui dirait la vérité, il s'éloignerait d'elle peut-être pour toujours. Elle poussa un soupir désespéré et lui dit :

- Je fais le ménage dans la suite de Capone au Lexington.

Tony écarquilla les yeux et resserra encore plus fort sa main sur la gorge de la jeune femme. Une colère noire l'envahissait.

- Tu es folle ! Qu'est ce qui t'a pris de faire une chose pareille ? Tu as donc autant envie de mourir ? Il ne fera pas de quartier dès qu'il apprendra qui tu es et il ne tardera pas à le savoir. Rien n'échappe à ce salopard.

- C'est comme ça que j'ai su qu'il projetait de te tuer afin de reprendre tes affaires ! Frankie Yale est aussi dans son collimateur. Je préférerais crever tout de suite que de lever le petit doigt pour lui sauver la mise à celui-la mais lorsque j'ai entendu ton nom... je... je ne pouvais pas le laisser faire...

Sa voix se brisa et des larmes de désespoir coulèrent de ses magnifiques yeux bleus. Tony desserra son étreinte alors Sofia fit une chose à laquelle Tony n'aurait pu s'attendre. Elle se jeta dans ses bras comme autrefois, et pleura toutes les larmes de son corps.

Il passa tendrement une main dans ses cheveux, tant de douceur et de souffrance mêlées l'émurent malgré lui et sa colère retomba aussi vite qu'elle était montée. Tony déglutit péniblement. Elle sentait bon, trop bon même. Une bouffée de fraîcheur dans cet océan de solitude qu'était sa vie et Tony se mit à rêver d'une autre vie, loin de Chicago et de ses malheurs. Il secoua la tête pour revenir à la réalité. Il devenait fou et tout ça, c'était sa faute à elle. Tony se rembrunit et la repoussa doucement. Sofia leva son regard vers lui et il oublia toutes les bonnes raisons qu'il avait de ne pas s'approcher de sa bouche tentatrice. Il lui prit le menton entre ses deux doigts et se noya dans l'océan de ses yeux. Tony recommanda son âme à Dieu et alors seulement, il abaissa ses lèvres sur celles de la jeune femme.

Chapitre 5

Sofia retenait sa respiration. Rêvait-elle ou était ce bien la bouche de l'homme qu'elle aimait qui s'écrasait sur la sienne ? Sa langue qui forçait ses lèvres ?

Elle cessa de penser et profita pleinement de cette chance qui risquait de ne jamais se reproduire. Elle s'accrocha à ses épaules et gémit en sentant les mains de Tony s'égarer sur son corps. Il la prit dans ses bras et sans lâcher sa bouche une seule seconde, traversa le salon avec son fardeau jusqu'à la porte qu'il espérait être celle de la chambre. Il la referma d'un coup de talon et tomba avec Sofia sur la contrepointe.

Instinctivement, les jambes de la jeune femme s'enroulèrent autour de la taille de Tony. Il défit le haut de sa robe d'un tour de main. Ses lèvres tracèrent un sillon de feu sur la gorge de Sofia. Du bout du pouce, il vint titiller la pointe d'un sein qui se tendit de désir sous sa caresse. Sofia crut s'évanouir lorsque la bouche de Tony remplaça son pouce. De sa main libre, il remonta doucement la robe de Sofia haut sur ses cuisses, sans cesser un seul instant de la caresser. C'est seulement lorsqu'elle sentit ses doigts sur la partie la plus intime de son corps tentant de lui ôter la dernière barrière de vêtement qui s'interposait entre lui et sa féminité que Sofia paniqua et tenta de le repousser.

- Tony... Non ! Non ! J'en t'en prie...

Mais il ne l'écoutait pas, bien trop préoccupé par le corps qui ondulait sous le sien. Elle le frappa violemment et réussit à se dégager avant de rouler à l'autre bout du lit. Elle se leva rapidement et reboutonnait déjà sa robe alors qu'il la fusillait de ses yeux noirs en massant sa mâchoire endolorie.

- Si tu t'attends à des excuses de ma part, tu peux toujours attendre !

Elle eut un rire sans joie.

- Je suis aussi responsable que toi. Peut-être même plus. Va-t-en Tony.

- Ça ne règle pas mon problème, *petite*.

- Et le problème, c'est moi n'est-ce pas ? Tu vas te sentir obligé de me sauver. Et comment penses-tu y arriver ? En me couchant sur ce lit ? Je me laisse peut-être guider par mes sentiments, mais toi, c'est ce que tu as sous la ceinture qui te trahit ! Tu pensais faire quoi exactement ? Me garder dans ton lit jusqu'à ce que tu te lasses de moi ? Tu m'aurais offert une belle maison comme pour Ely, une belle parure de diamant comme pour Alicia ou non un poste important au Théâtre comme pour... je me souviens même plus de son nom à cette poupée russe !

Tony la regarda interloqué avant de répondre mécaniquement :

- Tatiana. Comment peux-tu savoir tout cela ? Ce n'est pas en espionnant Capone que tu pouvais le découvrir.

Sofia se retourna et de la fenêtre admira le spectacle de la rue : des gens simples qui partaient au travail ou en revenaient, des enfants qui jouaient au cerceau. Des voitures qui allaient et venaient. Elle ferma les yeux un instant et ses souvenirs affluèrent tous plus blessant les uns que les autres pour la jeune fille qu'elle était, amoureuse de la mauvaise

personne. Elle revoyait toutes ces femmes qui avaient partagé la vie de Tony que se soit pour une nuit ou pour quelques mois...

- Je ne t'ai jamais quitté Tony. J'ai toujours été là, pas bien loin de toi. Comment j'aurais pu te quitter ? Tu étais tout ce qu'il me restait. Toi et mon désir de vengeance. Lorsque j'ai fait le mur de l'orphelinat, je suis tombée sur la personne la plus improbable que j'aurais pu rencontrer.

Elle sourit en repensant à ce souvenir.

- Je chapardais des pommes dans son jardin. Sa femme m'a donné à manger et au lieu de me reconduire à l'orphelinat, il m'a caché chez un de ses amis. C'est comme cela que j'ai disparu. Sofia Biagiotti a laissé la place à Sofia Capelito.

- Qui est-ce cette personne ?

Sofia poussa un soupir désabusé.

- Il vaut mieux pour toi et pour moi que tu ne le saches jamais.

Tony voulut encore la questionner mais un bruit étrange se fit entendre de l'autre côté de la porte. On tentait de pénétrer chez Sofia.

- Je crois qu'on a de la visite. Tu as une arme ici.

Elle fit signe que oui. Elle ouvrit doucement la commode et en sortit un revolver. Un fusil était aussi caché sous le matelas. Tony ne savait pas s'il devait être fier ou au contraire atterré de voir qu'elle mettait en pratique tout ce qu'elle l'avait vu faire lors de son séjour chez lui.

La fusillade démarra moins de trente secondes plus tard. Tony fut le premier à tirer tout en se renforçant derrière la porte. Ils ne firent pas de quartier. Lorsque le dernier des hommes de Capone fut à terre mortellement touché, Tony s'approcha de lui :

- Comment saviez-vous que j'étais ici ? Qui vous a renseigné ?

L'homme n'allant pas tarder à expier, lui répondit d'une voix chevrotante :

- On ne savait pas. On devait liquider une Sofia... Sofia... Capelito et... le carnet...

Se furent ses dernières paroles.

Sofia s'approcha à son tour.

- Il y a une deuxième voiture. S'ils ont entendu les coups de feu, ils doivent déjà être entrain de monter. Dépêches-toi, Tony, il faut qu'on s'en aille !

Il se tourna vers elle. Sofia bidouillait une valise avec tout un dispositif. Il ne fallut pas longtemps à Tony pour comprendre ce qu'elle mijotait. Elle claqua la mallette et l'abandonna dans le salon.

- Viens. Par les toits, on pourra s'enfuir.

- On a plutôt intérêt oui ! Sinon on va être pulvérisé tous les deux. Tu es folle où quoi de faire joujou avec de la dynamite ?

- Tu deviens vieux Tony. Il n'y a pas si longtemps toi aussi tu jouais avec.

Elle lui fit un clin d'œil avant d'enjamber la fenêtre et de grimper à l'échelle de secours.

Ils étaient déjà arrivés au bout du dernier toit du pattedé de maison lorsque l'explosion retentit. L'appartement de Sofia venait de voler en éclat. A ce moment, Tony se demanda furtivement s'il n'avait pas créé un monstre. Il regarda le beau visage de Sofia empreint d'innocence. Comment pouvait-elle être l'auteur d'un tel acte et refléter toujours autant de sérénité ?

Chapitre 6

Ils roulaient depuis un bon moment. La nuit était tombée lorsque Sofia fit stopper le taxi. Ils étaient dans une banlieue tranquille à quelques kilomètres de Chicago avec ses pavillons blancs aux toits bleus. Elle sortit et claqua rapidement la portière pour que Tony ne la suive pas. Elle se pencha par la vitre ouverte et lui dit :

- Voilà. C'est ici que nos chemins se séparent. Prends bien garde à toi, Tony. Je ne serai plus là pour connaître les plans de Capone. J'ai comme l'impression que je suis grillée au Lexington.

Elle sourit mais ce sourire n'atteignit pas ses yeux.

- Là tu rêves, *petite*. Je ne te quitte plus d'une semelle.

- Tu as ta vie et j'ai la mienne. Allez-y chauffeur.

- Si tu bouges ton taxi, tu es mort !

Tony sortit du taxi, paya le pauvre chauffeur et fit face à une Sofia des plus ennuyées.

- Ce n'est pas une bonne idée, Tony. Tu ferais mieux de partir.

Elle recula pendant qu'il avançait vers elle. Le dé clic d'une arme se fit entendre. Tony leva les yeux et se retrouva nez à nez avec un colosse de près de deux mètres avec le nez cassé et l'air mauvais.

- Tu as un problème, *Darling* ?

- Non, aucun ! Monsieur s'en va !

Le colosse regarda fixement Tony.

- Nom de dieu, Nardino ! Je croyais qu'il ne devait pas se rendre compte de ta filature.

Sofia se mordit les lèvres. Cloonan était un flic sympa mais c'était aussi celui des incorruptibles qui avait le moins de cervelle pour le plus de biceps.

A ces mots, d'autres hommes firent leurs apparitions. Les fusils et les pistolets tous braqués sur Tony. Bien qu'il resta d'un calme olympien, Tony avait une furieuse envie d'étrangler Sofia. Elle l'avait envoyé tout droit dans un traquenard !

- Baissez vos armes. Nos chargeurs sont vides.

- Ha oui ! Et comment on peut savoir qu'il n'a pas d'autres armes sur lui ? C'est normal que tu lui fasses confiance Sofia. On sait tous ce qu'il représente à tes yeux mais pour nous, il ne vaut pas mieux que Capone.

Sofia allait répliquer lorsqu'une voix impérieuse se fit entendre derrière eux :

- Faites ce qu'elle vous a dit.

Les armes se baissèrent aussitôt. Tony ne pouvait distinguer qu'une vague silhouette avançant dans le noir mais il suffisait de voir l'obéissance des autres pour savoir de qui elle émanait. Ce n'était pas la première fois que Tony voyait Eliot Ness mais c'était la première fois de si près. Les deux hommes s'évaluèrent du regard.

Les regardant comme cela, Sofia eut la sensation de voir les deux faces d'une même pièce : deux hommes, grands, impressionnant avec cet détermination implacable dans leur regard, l'un aux cheveux clairs, l'autre noir comme la nuit, l'un bon, l'autre mauvais. Un flic, un truand. La voix de Ness brisa le silence qui s'éternisait entre eux :

- Que tout le monde retourne à son poste. Sofia, suis-moi. Quant à vous, Nardino, vous êtes libre de nous suivre ou de retourner chez vous. C'est à vous de décider.

Ness n'attendit même pas une réponse. Il se détourna et se fonda dans la nuit. Les autres l'imitèrent.

Tony n'avait pas dit une seule parole mais Sofia pouvait sentir sa colère émaner de toutes les fibres de son corps.

- Tu nous as trahis ! Tu nous as trahis pour ce flic !

- Non, c'est faux ! C'est vous qui m'avez trahie, toi comme les autres ! Torrio aurait pu décider de se débarrasser de Capone mais qu'était mon père face à son bras droit, hein ? Rien. On était rien ! Je veux qu'il paye. Je veux qu'il souffre tout ce que j'ai souffert. Tu es le seul que j'aimerais sauver mais tu n'as aucune envie d'être sauvé. Ness m'a offert une alternative et je l'ai saisie. Il ne tient qu'à toi de faire de même.

- Jamais !

- Alors continue. Vas-y ! Vas les prévenir, et c'est moi que tu enterreras. C'est ce que tu veux Tony ? Est-ce que je compte si peu à tes yeux ? Après tout, je n'ai été qu'un contrat.

- Tu n'étais pas que cela et tu le sais très bien. Ça n'a pas été facile non plus pour moi de t'abandonner.

- menteur ! Tu étais bien content de te débarrasser de moi ! Je t'aimais...

Les yeux de Sofia s'emplirent de larmes contenues. Elle jouait le tout pour le tout et risquait bien de tout perdre par la même occasion.

- Tu n'étais qu'une enfant. Et tu n'es guère plus aujourd'hui. Qu'est ce que tu peux connaître à l'amour ?

- Ce n'est pas une enfant que tu as couchée sur ce lit tout à l'heure !

Tony eut la bonne grâce de ne pas répondre.

- Ce que je sais de l'amour ? Qu'il fait souffrir... horriblement... Oh et puis à quoi bon, pourquoi je perds mon temps ! Un jour peut-être que tu comprendras. Tout ce que j'espère, c'est que ce ne soit pas trop tard. Adieu Tony !

Elle se détourna sans un regard en arrière. Elle devait être forte. Ne surtout pas craquer, qu'il ne voit pas toute la peine qu'il lui faisait. Elle n'était pratiquement plus visible lorsque Tony cessa de faire les cent pas sur le trottoir. C'est avec un juron des plus incorrects qu'il emboîta le pas à la jeune femme, scellant définitivement le chemin qu'allait prendre son destin. Il n'était pas certain de faire le bon choix mais ce qui était certain c'est qu'il n'avait pas l'intention de perdre Sofia une deuxième fois. Il avait étouffé les sentiments qui l'animaient à l'époque, ce n'était qu'une enfant. Elle n'en n'était plus une à présent et si pour la conquérir, il devait tout abandonner derrière lui et bien, il le ferait. Pour elle.

Chapitre 7

- Je t'avais prévenue que tu n'y arriverais pas. Il a été un truand toute sa vie. Il ne connaît rien d'autre. Le changement doit lui faire peur, l'interpella Ness dès qu'elle rentra chez lui.

- Au moins j'aurais essayé, renifla-t-elle en s'approchant de lui. Tenez. C'est ceci que les hommes de Capone venaient chercher chez moi.

Elle lui mit le fameux carnet entre les mains. Toute la comptabilité d'Al Capone s'y trouvait. Ils le tenaient bien serré entre leurs mains et il ne leur échapperait plus.

- Bien joué ! Et nos hommes, ils ne se sont pas fait repérer ?

- Ne vous inquiétez pas Ness. Leurs couvertures sont parfaites. Avec eux dans la place et le carnet entre vos mains, ce n'est plus qu'une question de temps. Quand à moi, je n'ai plus qu'à prendre ces très longues vacances que vous m'aviez promises à Rhode Island.

Ness sourit tout en refermant le carnet.

- Demain, à la première heure, une voiture te conduira où tu voudras. Maintenant tu devrais aller te coucher. Tu as l'air exténué.

- Je le suis. Merci pour tout, Ness.

Elle sortit de la salle à manger et monta directement dans la chambre d'amis. Encore toute habillée, elle s'écroula sur le lit et enfin put donner libre cours à son chagrin. Elle pleura jusqu'à ce que l'épuisement et le manque de sommeil aient raison d'elle.

Ness entendit distinctement la porte d'entrée s'ouvrir. Il n'était pas bien difficile de savoir qui était là. Il ne leva même pas le regard sur l'homme qui envahissait sa maison.

- Sa chambre est au premier, troisième porte sur la droite.

- Pourquoi faites-vous cela, Ness ?

Alors seulement, Eliot leva les yeux vers Tony.

- Parce que si je ne le fais pas, je devrais vous coincer comme je vais coincer Capone et vous mettre derrière les barreaux. Ça tuerait Sofia à coup sûr même si elle prétend le contraire. Ça fait cinq que je n'entends que parler de vous. Elle n'a que votre nom à la bouche et je crois qu'elle a droit au bonheur après toutes les épreuves qu'elle a traversé. Il ne tient

qu'à vous de lui offrir ce bonheur. Je ne suis pas certain que vous compreniez votre chance Nardino. Jamais, je n'ai vu une femme aimer comme celle-la vous aime... en dehors du fait que vous ne la méritez pas.

En d'autre lieu, avec une autre personne, Tony se serait sûrement offusqué de cette remarque mais il se contenta de sourire et ne répondit rien parce qu'il n'y avait rien à dire. Il se retourna et prit la direction du premier étage. Arrivé devant la porte de Sofia, il hésita. Il avait les mains moites et des sueurs froides. C'était l'épreuve de sa vie, celle qui déciderait de son avenir.

Lorsqu'il fit tourner la poignée et entra, il ne vit qu'un océan de boucles brunes sur un drap blanc. Il s'approcha doucement, caressa tendrement sa joue baignée de larmes. Sofia ouvrit les yeux. Elle resta muette de stupéfaction lorsque son regard discerna l'homme qui se penchait sur elle.

Tony tomba à genoux au bord du lit et prononça les seules paroles qu'il n'avait jamais dites à personne :

- Pardonne-moi...

- Tony, je...

Il posa un doigt sur sa bouche pour l'empêcher de parler.

- Chut, ne dis rien. Je te demande de me pardonner pour tout le mal que j'ai pu te faire. Pardonne-moi d'avoir fait de toi une machine à tuer. Ce n'était pas ce que je voulais mais c'était la seule chose que je savais faire à l'époque. Pardon aussi pour l'orphelinat. J'aurais peut-être du t'aider à t'enfuir mais j'ai vraiment cru que c'était le mieux pour toi. Quant à toutes ces femmes...

- Tony ! Non, je ne veux pas savoir !

- Et bien tu m'écouteras quand même ! Je n'en ai aimé aucune. Jamais ! Et jamais, je ne me serai mis à genoux devant l'une d'elles pour implorer son pardon.

Il lui sourit tendrement prit sa main dans la sienne et embrassa doucement la peau tendre de son poignet.

- Je t'aime Sofia.

Elle fut incapable d'émettre la moindre parole. Tony en profita pour poser ses lèvres sur celles de la jeune femme. Sa langue prit possession de sa bouche. C'est avec un soupir de plaisir qu'elle partit à l'exploration de ce corps viril qui s'offrait à elle. Le costume de Tony tout comme sa robe ne furent bientôt plus qu'un souvenir.

Tony eut peur de perdre le contrôle sous les mains de la jeune femme. Il roula sur elle, et la coinça de tout son poids sous lui.

- Pardonne-moi encore pour le mal que je vais te faire maintenant...

Mais c'était inutile. Sofia était prête à l'accueillir. Elle se tendit contre lui. Même si elle ne put réprimer un cri de douleur lorsqu'il la pénétra, elle l'oublia bien vite, enroulant ses jambes autour des hanches de Tony, s'ouvrant comme une fleur uniquement pour lui. Lorsqu'elle atteignit la jouissance bientôt rejointe par Tony, Sofia sut que c'était là qu'une infime partie du bonheur qu'il pouvait lui apporter. Alors que le soleil se levait à l'horizon, dans cette chambre, dans ce lit qu'ils partageaient, deux âmes en quête de rédemption ne s'en soucièrent guère.

A la une du Chicago Tribune trois ans plus tard

« Al Capone. Condamné à 11 ans de prison pour fraude fiscale ! »

« Les Incorruptibles gagnent et le syndicat du crime boit la tasse ! »